

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 14

Artikel: Avis aux politiciennes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

clare en débouchant la bouteille : « Le vin et le lait, on les boit comme Dieu les a faits ». A table, on est d'humeur joyeuse et l'on rit volontiers. Si quelqu'un rit trop fort, on dit « qu'il rit comme un panier » dont s'ouvre le vaste couvercle, ou encore « qu'il bout de rire » comme l'eau sur le feu, quand elle est secouée par la chaleur.

En parlant d'un vieillard mélancolique, on déclare : « Celui qui vit trop vieux voit trop de choses ; il perd sa bonne humeur ». Quand on plaisante au sujet de cornes, on dit : « porter un bétet de bœuf » et si l'on veut nommer un menteur quelqu'un proclame : « Chaque fois qu'il lui échappe une vérité, il lui tombe un œil. » Et l'on précise : « Il n'est pas borgne. »

Dans ce pays où le clair de lune inonde les sommets, où le ciel est lumineux et où les traditions se maintiennent au cœur des montagnes, on possède un oiseau bleu qui est légendaire. Cet oiseau bleu, (l'auset blu) qui vit au bord des gaves, n'est autre que le martin-pêcheur.

J. des S.

Le fou du roi. — Un jour, un des fous de Philippe-Auguste vint lui demander un ample secours sous le prétexte qu'il était son parent.

— De quel côté et à quel degré ?

— Nous sommes frères du côté d'Adam. Seulement, on a mal partagé l'héritage entre vous et moi.

— Tiens, frère ! répondit le roi, je te rends la portion qui constitue ta légitime.

Et il lui donna une obole, en ajoutant :

— Quand j'en aurai rendu autant à tous mes frères et parents, il ne m'en restera plus autant. Ainsi, tiens-toi pour avantagé.

LA SOUPE AU CAILLOU

LES vendanges ont donné force besogne aux moines d'un couvent. Ces révérends — d'après ce qu'on m'a raconté — se partagent la besogne qui consiste à se rendre, avec une énorme cruche de fer-blanc d'une capacité de quinze litres, dans les pressoirs, où ils sollicitent du propriétaire la permission de l'emplier de vin doux. Lorsque, le soir les cinquante moines réintègrent leur couvent, chacun jette dans un énorme fût le produit de sa démarche. C'est ainsi qu'ils prélèvent, en une seule journée, neuf cents bouteilles d'un liquide qu'ils laissent vieillir pour le revendre ensuite. Je fis observer à la personne dont je tiens ce récit que le mélange de jus rouge et blanc provenant de zones diverses devait donner un résultat médiocre au point de vue de la saveur :

— Vous vous trompez, me dit-elle. Il fournit, au contraire, un vin gris qui, avec le temps, devient exquis et se vend très cher.

Cette anecdote, que le temps m'a empêché de vérifier sur les lieux, me rappelle une légende lorraine, connue dans les parages de Nancy sous le nom de « soupe au caillou ». D'après la tradition, tous les jours, il y a environ cinquante ans, un capucin prenait une vaste marmite qu'il emplissait d'eau à la fontaine du village le plus proche...

— C'est pour faire notre soupe, disait-il humblement aux habitants qui passaient.

Puis avisant l'un d'eux :

— De l'eau claire... c'est bien fade ! Pourriez-vous me donner un caillou ?

— Sans doute, répliquait l'homme, mais si vous ne mettez que ça dans votre bouillon, il sera maigre.

— Nous avons fait vœu d'abstinence, mon fils... néanmoins, si votre femme avait une carotte de trop...

— Dame ! c'est possible, venez toujours à la maison.

— Père capucin, s'écriait la ménagère instruite du motif de sa visite, tenez, voilà une carotte... mais ça ne fera pas une soupe bien riche.

— Nous avons fait vœu d'abstinence, ma fille... néanmoins, si vous aviez un vieux poireau...

Et le capucin s'en allait avec sa marmite garnie d'eau, d'un caillou, d'une carotte et d'un poireau... Il s'arrêta plus loin, avec intention, à la porte d'une chaumière dont les habitants

étaient revenus des champs, et tombant essoufflé sur le banc de pierre enfoncé dans le mur près du seuil, il s'épongeait le front jusqu'à ce qu'on l'interrogeât sur les causes de sa fatigue.

— Ouf ! geignait-il, ma marmite est lourde, et ne suis pas au bout de mes peines ! Trois heures me séparent de l'endroit où je trouverai du feu pour faire cuire son contenu.

— Quoi donc ?

— Notre soupe.

— Qu'à cela ne tienne, mon père. Justement l'âtre flambe, mettez-y cuire votre soupe...

— Oh ! elle sera vite prête !... Une soupe où il n'y a qu'un caillou, une carotte et un poireau.

— En effet, ça doit pas être long... ça doit pas être bon non plus.

— Nous avons fait vœu d'abstinence. Néanmoins, si vous aviez une pincée de sel et une pomme de terre...

— Comment donc, mon père ?

J'abrège. Le capucin prélevait ainsi sur la charité de chacun tous les légumes nécessaires à un potage excellent. Au dernier moment, il avisait par la fenêtre ouverte de sa cabane Jeannette qui battait son beurre en chantant. Il engageait la conversation et puis il déposait sa marmite sur le sol. Partout, les jeunes filles sont curieuses. Jeannette s'informait bientôt :

— Qu'est-ce que vous portez, mon père ?

— La soupe de la confrérie.

— Elle ne sent rien !

— Dame ! une soupe où il n'y a que de l'eau, un caillou et quelques légumes.

— Pas de graisse ?

— Nous avons fait vœu d'abstinence... Néanmoins, si vous me donniez seulement gros comme ça de beurre ?

Et Jeannette, enhardie par l'absence de son papa — un esprit fort, qui n'aimait pas les capucins, — glissait furtivement dans le chaudron une demi-livre de beurre frais... Et le père Antoine rentrait au couvent avec une soupe plantureuse et sauveuse que ses collègues et lui expédiaient en un clin d'œil.

Ce qui n'empêchait pas que dans le pays la plupart des gens plaingnaient les pauvres capucins qui mangeaient de la soupe préparée avec de l'eau et un caillou !

Encore à cette heure, en Lorraine, dans les campagnes, on ne dit pas « julienne » pour désigner la soupe aux légumes, on la nomme soupe au caillou. *Adrien Marx.*

LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

IV.

Littérature, sociologie, histoire, sciences naturelles, toutes les occupations de l'esprit permettent de passer le temps d'agréable façon et fortifient l'homme dans sa lutte contre les embûches de la vie. Voici deux Suisses, qui ont rendu des services éminents à leur pays, retirés complètement des luttes politiques. Sans doute, le rôle de Laharpe, homme impulsif, n'a pas été celui de Stapfer, le fidèle et calme serviteur de la République helvétique, mais tous deux se sont compromis admirablement.

Le 19 décembre 1808, continuant de le mettre au courant de sa vie journalière, Laharpe informe Stapfer qu'il s'est mis à l'étude de la minéralogie :

« J'ai dû me mettre cet hiver à la petite ration : le cours de minéralogie de M. Lametherie (Jean-Claude de la Métherie) est le seul que je puisse suivre ; ainsi, me voilà dans les pierres, en attendant que je puisse me procurer la traduction de la célèbre chimie de Thomson (qu'on assure renfermer tous les arcanes de la science... »

Cet étudiant de 54 ans ne parvient pas à galvaniser son correspondant, car il lui écrit :

« Vous dédaignez tout cela, et malheureusement je suis trop ignoré (ignorant) pour vous convertir ; mais vous seriez ébranlé en écoutant le modeste Vauquelin (Louis-Nicolas Vauquelin, cristallographe). »

Plus tard, au commencement de 1809, La-

harpe se plaint d'une « récitation fulminante » des idées de Heeren faite par une feuille de Iena, mais là aussi il avoue ne pas être suffisamment compétent pour en discuter avec des spécialistes ; il exprime simplement son sentiment : « il a été un peu capotisé (sic). » N'allez pas croire que Stapfer, lui, ne s'intéresse pas aux sciences naturelles ; s'il ne paraît pas partager les goûts de son correspondant sur toutes choses, il n'est pas un indifférent et il signale un ouvrage d'Ebel « sur la structure de la terre dans la chaîne des Alpes » ; lui aussi, d'ailleurs, ne veut pas se permettre de discuter l'exactitude des données du savant : « il ne m'est pas permis d'avoir une opinion sur les fruits que la géologie pourra retirer de l'ouvrage d'Ebel ».

Les deux amis rivalisent de modestie quand il s'agit de porter des jugements sur des choses qu'ils déclarent aimer sans les bien connaître : c'est la teneur morale de l'homme d'étude.

Voici, en revanche, ce que Stapfer pense des Mémoires de Beaumarchais, dont la lecture l'a passionné :

« Je ne sais pas si je me trompe, mais ils me semblent parfois approcher de la force démonstrative. Quelle vigueur de raisonnement, quelle variété de tournures, quelle vivacité de style et d'images, et en même temps quelle adresse, quelle souplesse de dialectique ! Je trouve l'auteur de ces mémoires infiniment au-dessus de l'auteur dramatique. »

Et voilà que pour brocher sur le tout, ou plutôt pour en revenir aux sciences exactes, Stapfer raconte à Laharpe qu'il a reçu une lettre de Pestalozzi l'invitant à chercher un traducteur français pour l'ouvrage de géométrie qu'un de ses collaborateurs, Schmid, a publié : « Comment peut-on se flatter que les géomètres voudront refaire leurs ouvrages élémentaires sur la marche traînante de Pestalozzi dans un siècle où la vie d'un homme ne suffira bientôt plus pour embrasser l'étendue de quelque science que ce soit, tant les matériaux s'accumulent, et où on veut surtout que l'instruction marche au pas de charge ? »

Et notre époque qui se vante de la profusion de lumières jetée dans le monde ! Qu'est-ce que c'était que ce surmuge intellectuel de 1809 ? *(A suivre). L. Mogeon.*

AVIS AUX POLITIQUES

Il vient de se tenir dans une grande ville, un meeting de femmes qui peut être pour vous d'un grand enseignement. Non pas que les « oratrices » aient dit des choses particulièrement sensationnelles. Elles ont fait simplement les déclarations que les nombreuses femmes présentes étaient venues pour entendre. Tout la salle, côté estrade et côté strapons, était d'accord sur les grands principes féministes. Et cependant les meetinguistes n'ont eu aucun succès. L'une d'elles même, et ce fut la dernière qui put parler, l'avocate Odette Simon, souleva une tempête de clameurs et d'injures.

Pourquoi tant de vacarme, pourquoi tant d'opposition ?

C'est très simple, c'est à cause d'un tout petit détail, au sujet duquel toutes ces belles parleuses avaient comme on dit « tapé à côté ».

Celui de la toilette. Elles y avaient pourtant réfléchi. Toilette de soirée ? Evidemment non... Elles avaient mis des toilettes discrètes, sobres, presque toutes en noir. L'une d'elles pourtant, une étudiante, portait un chandail bleu-lavande. L'avocate avait mis à sa boutonnière une touffe de gros œillets pourpres. Toutes ces dames ne s'étaient que discrètement fardées. Bref, c'était très chic, très distingué, trop chic même. Et voilà leur tort. Voilà pourquoi les belles paroles n'ont pas porté sur l'auditoire : celles qui les disaient étaient trop belles, d'une tenue trop impeccable. On pardonne tout à une autre femme : d'être plus riche, plus intelligente, mieux mariée, tout, excepté une chose ; d'être mieux habillée !

Ah ! Mesdames quand vous voudrez faire de la politique, demandez donc conseil à vos maris,

non pas sur votre programme bien sûr, mais sur la toilette qu'il faut porter à un meeting. Ils savent, eux, comment il faut s'habiller en pareille circonstance. Il faut une tenue de cérémonie pour montrer qu'on fait honneur à son public: pantalon gris à rayure et veston noir. Mais cette tenue doit absolument avoir été confectionnée par un mauvais tailleur.

Le pantalon doit être trop court, mal plissé, tirebouchonné. Le veston doit être mal taillé aux épaules, les poches déformées par des papiers qui en débordent.

Sinon, le public vous prend pour un aristo et alors il n'y a plus rien à faire!

BIBLIOGRAPHIE.

La Revue des Pays d'Oc. Mensuelle. Le No fr. 5.— français. — Direction: Villa Zani, Boulevard Sixte-Isnard, Avignon.

Une revue vient de naître. Elle entre dans sa deuxième année et a déjà fait œuvre utile. C'est la « Revue des Pays d'Oc, paraissant chaque mois, à Avignon, en une jolie brochure de 64 pages. Le directeur littéraire est M. Frédéric Mistral, qui, comme son oncle, a rallumé le flambeau de la langue provençale et réchauffé le foyer des traditions et des usages des pays d'Oc. Mais, il n'a pas voulu borner son activité au dialecte du pays des cigales. C'est ainsi que la « Revue » donne des articles sur tous les parler qui se rapprochent de la langue d'Oc, sans oublier le corse et le catalan, avec des échantillons de leur littérature.

Nous recommandons chaudement cette publication à tous ceux qu'intéressent les recherches linguistiques, et que captive la merveilleuse littérature que le Midi nous a donnée depuis la renaissance provençale par le mouvement du félibrige. J. C.

LES CARTES A JOUER

On sait que les cartes à jouer furent inventées en 1390 par le peintre Jacquemin Gringonneur pour divertir le roi dément Charles VI.

Plus tard, on donna des noms aux figurines de ces petits cartons, et ces noms sont demeurés à travers les âges.

Argine, la dame de trèfle, est l'anagramme du mot Regina (reine). Le peintre avait en vue la reine Marie d'Anjou, femme du dauphin.

Rachel, la dame de carreau, c'est Agnès Sorel, l'amie et la consolatrice de Charles VI.

Pallas, la dame de pique, symbolise une fameuse guerrière, Jeanne d'Arc.

En *Judith*, la dame de cœur, il faut voir la reine néfaste Isabelle de Bavière.

David, le roi de pique, c'est Charles VII poursuivi par son père, comme jadis David par Saül, et obligé de se défendre plus tard contre un fils rebelle.

Charles, le roi de cœur, c'est le roi Henri V d'Angleterre.

César, le roi de carreau, est un empereur romain.

Alexandre, le roi de trèfle, est un roi d'Espagne.

Les quatre valets, H. Ogier, Lancelot, la Hire et Hector sont quatre personnages historiques.

H. Ogier, le valet de pique, et Lancelot, le valet de trèfle, sont des héros du temps de Charlemagne.

Hector, le valet de carreau, Hector de Gallard et La Hire, le valet de cœur, sont deux vailants capitaines de Charles VII.

Le titre de valet (Varlet) n'avait alors rien de dégradant. C'était l'échelon qui menait à la chevalerie. Les quatre valets représentaient donc la noblesse. Les quatre as symbolisaient les finances, nerf de la guerre.

Comme on voit, sous l'apparence d'un jeu frivole, Jacquemin Gringonneur avait donné des leçons utiles.

Le péril. — Un dompteur marseillais explique à un amateur les secrets de son art.

L'amateur l'écoute avec admiration.
— Vous avez dû avoir peur, le jour où vous êtes entré pour la première fois dans une cage où il y avait des tigres et de lions.

— En effet, dit le dompteur, en se frisant la moustache, on m'avait dit qu'ils avaient des puces!



LE TRAPPEUR DE COSSONAY

— Sans doute; les auteurs le déclarent de la manière la plus formelle, à diverses reprises. Ils invitent même les incrédules à venir se convaincre de leurs propres yeux; c'est ce que je veux faire, quoique je ne sois pas incrédule.

— Vous quitterez donc Cossonay sans regret? Votre frère...

— Mon frère peut se passer de moi.
— Votre mère?

— Elle est âgée, c'est vrai; mais elle aura mon frère pour la consoler.

— Vos amis et peut-être...

— Ah! mademoiselle; on dirait que vous attendez de moi un compliment aimable. Je ne vous le ferai pas. Oui quelques fois j'ai pensé... mais non! c'est impossible. D'ailleurs là-bas, pour égayer la solitude de mon wigwam, je prierai l'un des *sachems* mes amis de m'accorder en mariage une jeune *squaw*. Je la convertirai aisément à la foi de mes pères et vous comprenez, sans doute, mademoiselle Eugénie, que ce serait un crime d'abandonner cette jeune fille après qu'elle aurait mis sa confiance en ma loyauté.

Mlle Eugénie ne pouvait guère insister; elle était même allée assez loin sur cette route scabreuse et difficile. Sans affectation, elle quitta M. Jean, en lui souhaitant le bonsoir; mais en passant près d'Albert, elle trouva moyen de lui glisser ces deux mots:

— Incorrigible et toqué!

On peut penser qu'Albert ne dormit pas cette nuit-là. Il croyait que, si Jean venait à quitter Cossonay, c'en était fait de lui et qu'il ne le verrait jamais. Toutefois, vers le matin il lui vint une idée qui ramena quelque tranquillité dans son esprit. Pourvu cependant, se disait-il, que ce pauvre Jean veuille adopter mes vues.

Le lendemain, lorsqu'ils se trouvèrent ensemble au magasin, Albert lui parla sur un ton décidé.

— Jean, je suis bien forcé de le reconnaître, ta place n'est pas à Cossonay. Il te faut un horizon plus large, une vie plus active. Aussi, je ne m'opposerai plus à tes projets et je te fournirai même ce qui est nécessaire pour les réaliser. Seulement...

— Ah! il y a un seulement; je m'y attendais bien.

— Oh, ce seulement est dans ton intérêt. Pour devenir trappeur, il faut être robuste et sain, aguerri à toutes les intempéries. Or, sans vouloir t'offenser, tu n'es pas assez vigoureux. Tes membres n'ont pas l'ampleur désirable.

— Cela viendra plus tard. L'air de la savane est merveilleusement propre à ces transformations.

— Oui, mais il est bon de tout prévoir; si tu tombais malade au Nouveau-Mexique, où les médecins sont rares, qui te soignerait, qui te guérirait?

— Il est des plantes médicinales dont les vertus singulières...

— Ces plantes, il faut les connaître, les trouver; on n'y parvient pas d'un seul jour.

— C'est pour me décourager que tu parles ainsi?

— Pas le moins du monde; tu partiras quand tu voudras; mais tu ne refuseras pas sans doute d'écouter ce que j'ai à te proposer. Jusqu'ici tu as vécu dans la maison paternelle bien choyé, bien dorloté. Tu ne saurais passer sans danger de cette vie casanière à celle de trappeur. Un noviciat me semble nécessaire.

— Un noviciat? je ne demande pas mieux.

— Voici comment je l'entends: au milieu des Côtes, nous possédons un terrain d'environ une

pose. Nous allons y construire une cabane...

— Un wigwam.

— Un wigwam, si tu veux. On le munira de ce qui est indispensable à l'existence. Tu auras des fusils, des trappes, une ou deux couvertures. C'est là que tu iras habiter, loin du monde et du magasin. La Venoge te fournira des truites succulentes; peut-être prendras-tu quelques lièvres au collet. Ainsi tu t'habitueras à te procurer la nourriture de chaque jour et à vivre loin des agréments de la civilisation. Cela te va-t-il?

— Avant de te répondre, permets-moi une question: ce noviciat sera-t-il bien long?

— De quatre mois. Du 1er septembre au 1er janvier de l'année prochaine, époque où tu feras tes préparatifs de départ pour les pays d'outremer. Tu t'engages, cela va sans dire, à ne pas quitter le wigwam et ses alentours. Si tu revenais à Cossonay avant la date convenue, je serais, moi aussi, délié de toute promesse. Car il est évident que, dans ce cas, la vie de trappeur ne te conviendrait plus et que tu te vouerai décidément à l'épicerie.

Jean réfléchit un moment et finit par consentir. Car, pensa-t-il, si je refusais, mon frère prendrait mon désir de partir pour le caprice d'un esprit malade.

Albert fit part de son projet à Mme veuve Claret. Celle-ci hochait la tête et dit à son fils:

— Albert, tes intentions sont excellentes, mais je crains bien...

— Quoi donc?

— Que l'amour-propre ne le retienne dans sa cabane jusqu'au nouvel-an.

— Nous verrons, ma mère, nous verrons.

Les charpentiers se mirent à l'œuvre sur-le-champ et bientôt le wigwam fut prêt à recevoir son hôte. On le meubla sommairement. Le 30 août, Albert trouva son frère occupé à battre et assaisonner d'épices un énorme filet de bœuf.

— Que fais-tu donc là? Ceci n'est plus dans nos conventions.

— Du pemmican ou du *tasajo*, comme tu voudras. Les premiers jours de chasse et de pêche ne seront peut-être pas très fructueux.

— Tu as raison; et Albert lui donna encore un sac de farine de maïs pour des *tortillas*, du tabac, des pipes et une certaine quantité de bouteilles d'*aguariante*, auxquelles il joignit furtivement quelques flacons de vieil Yvorne.

(A suivre). Jules Besançon.

L'art d'être sommelier. — C'est un art plus difficile qu'on ne croit communément... En tout cas, le reportage que lui consacra « L'Illustré » du 6 avril intéressera beaucoup de gens. Il en sera de même pour le « film » du repas d'un serpent, repas qui a été suivi seconde après seconde par un journaliste et un photographe. Citons également une belle enquête, abondamment illustrée, sur l'assainissement des Marais pontins, des vues du match Suisse-Italie, la suite des mémoires « sahariens » de l'ancien chauffeur du général Wille, etc.

Le Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Ce journal est un moyen à la fois pratique et peu coûteux de se perfectionner dans l'une ou l'autre langue, tout en complétant ses connaissances en d'autres domaines. Un numéro-spécimen sera servi gratuitement à toute personne qui en fera la demande à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Pour la rédaction J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549